

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 6

Artikel: La visite du vieux monsieur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous ne sommes même pas des nains. Nous passons dans le monde ainsi que des ectoplasmes, comme eux sans formes, sans odeurs, sans bruit, trop heureux d'avoir l'étrange faculté d'inconsistance. Nous avançons dans nos petits vices comme d'autres avancent dans la mer afin de s'y noyer, d'y disparaître. En vérité, nous n'osons plus regarder notre main ni notre âme tant elles nous fait horreur parfois. Que vienne le temps de la colère, et nous ne serions bons qu'à nous venger. Une page tourne; nous construisons des crématoires ! Faut-il que nous ayons souffert, faut-il que nous ayons aimé ?

La visite du vieux monsieur¹⁾

Les prénoms des mes personnages sont exacts. De même le nom de l'hôtel et l'itinéraire du voyage. Seule la localité est de fantaisie. C'est dire que mon petit conte bleu a beaucoup de vrai.

La nouvelle du retour de Francis s'était répandue comme une traînée de poudre. Pensez donc ! après une si longue absence. Au volant d'une puissante Packhard, notre revenant avait commencé par faire à Cornillon-l'Ermitage une véritable entrée de cirque, comme pour «époustoufle» son monde. Puis il s'était installé royalement à l'hôtel de l'Ours, le meilleur du patelin, dont il avait retenu la plus belle chambre, et en même temps fait réserver la salle à manger pour le soir. Le chef s'était alors surpassé. Un dîner de deux ou trois douzaines de couverts réunissait à table le dessus du panier, tandis qu'un buffet froid pantagruélique faisait les délices du menu peuple, le tout agrémenté de fanfares et de danses. On riait beaucoup, on buvait davantage, on parlait tous à la fois, on chantait, ... on chantait surtout les louanges de l'amphitryon, ancien enfant du pays qui avait réussi dans les Amériques, si bien réussi, qu'il ne regardait pas à la dépense. Les vieux évoquaient des souvenirs d'il y a 20 ans. Les vieilles, un verre dans le nez, faisaient fidèlement écho. Et les questions pleuvaient, mi-curieuses, mi-envieuses : « Alors ! Francis, raconte nous ça ? On te croyait parti pour les Allemandes, « Schweizer-Ober » en Franconie, et voilà que tu nous reviens avec un petit accent anglais. As-tu hérité d'une miss ... sur les deux tableaux ? » Et encore : « Penses-tu finir tes jours ici ? Sûrement ! Tu sais, le Manoir est à vendre. Et la caisse communale ne ferait pas fi d'un contribuable millionnaire. » Mais Francis n'entendait pas se confesser; il répondait pour ne rien dire : « Non, non, je ne suis pas revenu pour rester; pour revoir le pays, tout simplement. » Il aurait pu ajouter : « Pour montrer ma réussite et faire bisquer un chacun. » Mais la raison secrète de son retour, la seule raison, c'est qu'il voulait tirer vengeance d'un vieux chagrin d'amour mal digéré, une plaie intime éternellement suppurante.

Se venger ! Il ne pensait maintenant plus qu'à ça. Il ne savait pas encore comment se venger ? Mais il savait sur qui. Ah ! cet Arthur du diable, cet Arthur maudit, infidèle, parjure, ... ce cher Arthur de sa jeunesse ! L'avait-il adoré dans les temps anciens de leurs belles années.

1) d'après un célèbre auteur suisse contemporain.

En avait-il alors fait des rêves et des châteaux, où lui et son ami filaient des jours heureux et sans fin. Que de fois n'avait-il pas ressassé le même cliché d'avenir : « On installerait et exploiterait un petit atelier de réparations pour vélos, motos et outils aratoires, quelque chose de modeste au début, mais plus important avec les années. Qui va piano va sano, dit le proverbe. L'emplacement était déjà choisi et presque retenu, en bonne place sur la route cantonale, à portée des motorisés. Francis, mécanicien-bricoleur de profession, dirigerait l'affaire, aidé naturellement d'Arthur, auquel il apprendrait le métier. Ils gagneraient largement de quoi vivre et de quoi vieillir à l'abri du besoin. Ils achèteraient une maisonnette avec un jardin; ils passeraient-là leur vie entière, en ménage, se moquant bien des mauvaises langues. Ils n'auraient qu'un seul carnet d'épargne aux noms des deux, et dans l'alcôve un seul lit, pas plus large qu'un autre, mais accueillant et doux. Mon Dieu ! qu'ils s'aimeraient. Et quel exemple serait leur union d'hommes célibataires, aimants et fidèles, face à tous les couples mariés, infidèles de nature. Arthur, qui était plus jeune de quelques années, fermerait un jour les yeux de Francis. Et Francis, qui voulait croire en Dieu parce que son amour y trouvait intérêt, se mettrait en quête au ciel de deux sièges voisins où passer l'éternité avec son ami, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Les poètes chanteraient leur amitié de coqs en pâtre, comme dans l'Iliade on chante l'amitié d'Achille et de Patrocle.

Quand tout à coup survint une poule, pardon, une fille, pas belle, mais riche, et patronne d'une boutique de mercerie. L'argent est un dangereux dissolvant de l'amour. La mercière guignait depuis longtemps vers Arthur, joli garçon et de stature à faire son bonheur d'amoureuse travaillée par un éternel printemps. Entreprenante parce que follement éprise, elle finit par mettre le marché en main de son bégum : « Donnant donnant, tout beau gosse ! Ma galette contre ta bragette; mon bazar contre ton nom. D'accord ? Si oui, nous passons demain chez le notaire pour l'acte de mariage, et dans huit jours chez le président de commune pour la formalité officielle. Le curé peut attendre avec sa bénédiction. »

Bousculé dans ses habitudes et ses sentiments, oubliant ses penchants naturels, oubliant même son ami qu'il refusa dès lors de revoir par honte de sa vilaine action, Arthur, absolument ébloui par l'or de la boutiquière et la perspective d'une vie facile derrière le comptoir et trop sûr aussi de ses forces sexuelles, avait lâchement opté pour l'amour dit normal, plus exactement l'acte dit normal. Car d'amour, il ne pouvait pas y en avoir de lui à elle, uniquement de l'intérêt. Si la nature donne à l'homme le goût de l'homme, c'est en vain qu'il goûte à la femme; il est perdu d'avance; l'amour n'est pas un sport. Un seul enfant, un garçon, était né de cette union malheureuse, laquelle du reste fut de courte durée, l'époux s'étant suicidé de dégoût. La veuve ne mit pas long à se remarier et à faire d'autres enfants.

Mais Francis n'avait jamais rien su de ces derniers événements. Seul au monde maintenant, et l'âme en grande peine, il était parti le lendemain de la noce de son ex-ami, dès que l'irréparable fût accompli. Piquant vers le Nord, il s'était embarqué à Hambourg pour le Canada, terre d'hommes, terre d'émigrants par excellence, où il n'avait pas craint de s'enfoncer profondément dans le pays neuf et pauvre, qui a un urgent

besoin de bras actifs et musclés, et qui s'offre aux plus travailleurs comme une femme se donne aux plus entreprenants. Bercé par sa peine inguérissable, peu ménager de ses forces et de son intelligence, Francis avait fait tant et si bien que la fortune et la réussite lui sourirent au-delà de toute espérance. De scieur en chef et de responsable des achats dans une entreprise de bois, il devint à son tour propriétaire d'une forêt plus grande que le plus grand de nos cantons et de scieries en proportion. A présent tout lui réussissait en affaires, comme auparavant tout lui avait raté en amour. Cependant notre gentilhomme-bûcheron n'était pas heureux, pas heureux du tout. Beaucoup de chiffres en tête, mais pas le plus petit émoi sentimental au cœur : « Pourquoi tout cet argent ? se demandait-il souvent; pour qui ces immenses propriétés, ces ranchs, ces troupeaux nombreux ? Ah ! si j'avais un ami. Si Arthur était là ! A propos d'Arthur, est-il au moins heureux celui-là ? Assurément oui. Il aime tant ses aises... Si j'allais les lui passer, ses aises ? C'est bien cela, je vais les lui passer. Je vais retourner au pays et montrer à cet ignoble mercier de malheur de quel bois je me chauffe. Je vais lancer un Lovelace dans les bras de sa femme. Un riche peut se venger plus cruellement qu'un pauvre, sans se mouiller. Je vais l'accuser par lettre anonyme de soustraire des capitaux à l'impôt. Par des manœuvres de concurrence effrénée, je vais l'acculer à la faillite, au déshonneur, peut-être à la mort, après lui avoir fait pisser le sang. Tous les emmerdements, tous les coups bas me seront bons. La vengeance n'est-elle pas un plat qui se mange froid ? Je serai le bras de Dieu qui frappe et punit le méchant. » En peu de jours, notre « Saint Michel » à la noix, expéditif comme tout habitant du Nouveau-Monde, mettait en bonnes mains la gérance de ses intérêts et de ses affaires. Puis s'étant embarqué sur un paquebot de luxe, sans grands bagages personnels, mais avec son carnet de chèques et son auto préférée, il avait, dès le Havre, mis le cap sur Cornillon, brûlant les étapes et les feux rouges.

On sait le reste. Fêté par la musique des pompiers et le chœur des vierges, fleuri par des gamines mal mouchées mais en blanc, encensé comme Napoléon au retour d'Austerlitz, Francis fut plus d'un jour avant d'apprendre la mort d'Arthur. On s'était douté au village que feu le mercier n'était pas étranger à son retour, et personne n'avait osé ouvrir la bouche. Il apprit en même temps le remariage de la veuve, et l'existence d'un fils du premier lit, un petit Francis, sorti récemment de l'orphelinat parce que majeur. Adieu, vengeance ! le mauvais sort s'était chargé, et comment, de la triste besogne. Francis était assommé, mais pas fâché dans le fond. On ne s'érigé pas bourreau d'un jour à l'autre. Que faire maintenant pour bien faire ? Sa résolution fut vite prise — la seule qui fût sage : reconstruire sur les ruines du passé, donner enfin du boulot à son vieux cœur assoiffé de tendre dévouement. Expéditif plus que jamais, il fit sur l'heure la connaissance de l'orphelin, vivant portrait de son père; il se présenta comme étant son parrain, l'engagea (et le décida vite) à le suivre au Manitoba. La mère n'eut même pas à donner son accord.

Je n'allongerai pas sur les adieux sans tambour ni trompette au pays natal, ni sur la manne de bienfaits dont à cette occasion bénéficia Cornillon — « Cornichon », comme disent les gars du bourg voisin. Simple-

ment, je suivrai un instant nos deux héros sur le promenoir des appartements réservés du « Montcalm », de la Cunard Line, où je les ai surpris conversant amicalement, le plus âgé appuyé sur l'épaule du cadet : « Dis, parrain ! toi qui as connu mon père, comment était-il ? — « Bon et brave et gentil comme toi, my dear boy, et beau comme toi aussi. Je l'aimais bien, tu sais ! Mais je t'aime encore plus, chère petit âme de mon âme. Des jours heureux t'attendent de l'autre côté. Tout d'abord de longues vacances. Puis l'apprentissage de la direction de mes exploitations forestières, qui seront les tiennes plus tard. Nous visiterons à cheval, en avion, en traîneau mes fiefs de bois et de plaines, mes forêts d'essences nobles, celles de conifères de la Baie d'Hudson; nous soluerons en passant les bêtes dites sauvages, plus humaines que les hommes; tu verras les jeux d'enfants des oursons et les rondes des biches avec leurs faons dans les clairières tranquilles; nous glisserons en canoë sur le miroir des lacs plus biscornus que celui des Quatre-Cantons et violets comme tes yeux; nous cuirons sous la cendre la truite saumonée, ce régal des rois; tu apprendras la complainte que chantent les péons autour des feux de camps; je te présenterai à mes amis les Peaux-Rouges des réserves du Grand-Nord; je...; tu...! nous...»

Mais laissons les deux Francis, le parrain et le filleul, à leurs projets d'avenir, à leurs espoirs d'avenir. Etre heureux, c'est espérer. Et puis, le bonheur est un plat qui se mange à deux. Bichon

Chronique des Livres

Il est particulièrement curieux et amusant, quand on procède à la recherche de textes littéraires nouveaux touchant la question homosexuelle, de rencontrer des personnages de cette tendance sous la plume d'écrivains bien connus pour l'orthodoxie de leurs mœurs et que l'on n'imaginait pas intéressés, — il est vrai que la majorité des hommes dits normaux de tous les milieux a une attirance plus ou moins honteuse vers ces sujets ! —, par la peinture de sentiments ou de natures homophiles.

Cette généralisation, — la plupart des romans nouveaux font une place ou une allusion à l'homosexualité, placent au second plan de l'histoire quelque personnage « anticonventionnel » (le joli terme !), sans que cela tire à conséquence —, cette généralisation ferait croire que ces mœurs sont de plus en plus admises, du moins reconnues. Hélas ! il ne s'agit que de littérature, et il faudrait beaucoup d'années, une improbable durée de la mode, et un chef-d'œuvre au moins lui donnant lettres de noblesse, pour que l'indulgence des écrivains à notre égard fit loi parmi les lecteurs. Quand la littérature arrive à imposer une réforme à l'esprit populaire, ce n'est qu'à force de répétitions, de temps, et à la condition que cette réforme soit déjà préparée. Ne nous exagérons donc pas la valeur de cette tendance, mais acceptons-la comme un heureux augure. J'attache personnellement plus de prix à quelques pages indulgentes et compréhensives, signées d'un écrivain de talent, qu'à la fâcheuse publicité de quelques spécialistes acharnés à convertir par le scandale et l'exemple de leur vie.

Ces réflexions préliminaires m'ont été inspirées par la lecture du récent recueil de nouvelles de Georges Arnaud : « La plus grande